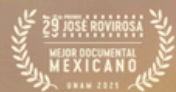


AUX RACINES D'UNE DÉMOCRATIE DIRECTE,
UNE EXPÉRIENCE COLLECTIVE INSPIRANTE EN TERRITOIRE MAYA.

UN LUGAR MÁS GRANDE

un film de Nicolas Défossé

TERRA NOSTRA FILMS, TITA B PRODUCTIONS PRÉSENTENT "UN LUGAR MÁS GRANDE" RÉALISÉ PAR NICOLAS DÉFOSSÉ. RÉGION BRETAGNE, CNC
Avec XUN SERO PRÉSENTÉ PAR JEAN DE CERTEAU, NICOLAS DÉFOSSÉ. PRODUIT PAR MARTIN DE TORCY. RÉALISÉ PAR FREDÉRIC HAMELIN
COPRODUIT PAR NESTOR A. JIMÉNEZ DÍAZ. PRÉSENTÉ PAR ADOLFO LÓPEZ MAGANA. PRODUIT PAR DANIELA CONTRERAS, LAURENCE ANSQUER
RÉALISÉ PAR DANIELA CONTRERAS, LAURENCE ANSQUER, NICOLAS DÉFOSSÉ. RÉALISÉ PAR NICOLAS DÉFOSSÉ



AU CINÉMA LE 22 AVRIL 2026

Terra Nostra Films (Mexique) & Tita B Productions (France)
présentent

UN LUGAR MÁS GRANDE

Un film de Nicolas Défossé

Mexique, France - 1h55 - Documentaire

AU CINÉMA LE 22 AVRIL

Distribution :

UNA MATTINA FILMS

Sandrine FLOC'H

sandrine.floch@unamattinafilms.com

06.84.79.94.79

Presse :

Stanislas BAUDRY

sbaudry@madefor.fr

06.16.76.00.96



TERRA NOSTRA FILMS



Matériel presse disponible sur <https://www.unamattinafilms.com>

Site officiel du film <https://unlugarmasgrande.com/fr/>

SYNOPSIS

Au Chiapas, dans le sud du Mexique, les habitants de Tila et d'autres villages ayant expulsé la mairie et la police, se confrontent au défi de l'autogouvernement.

“Un lugar más grande” explore la construction de l'autonomie au quotidien, révélant une large trame de personnes, de générations, d'esprits et de paysages, et des images inédites. Une plongée au cœur d'un processus collectif, quand l'autogouvernement devient une responsabilité envers soi-même et envers les autres. Une aventure d'inspiration zapatiste en territoire maya ch'ol.



Pouvez-vous rappeler pourquoi depuis plusieurs décennies déjà vous vous investissez dans le documentaire au Mexique ?

Nicolas Défossé : Au départ, je suis un cinéophile parisien. Je suis tombé amoureux du cinéma quand j'avais 15 ans et que j'allais voir énormément de films. Cependant, je ne savais pas du tout comment m'y prendre pour continuer avec cette passion. Est-ce que je devais écrire sur le cinéma, est-ce que je devais essayer d'y travailler ?

J'ai par la suite trouvé ma voie assez difficilement, après pas mal de stages, dans le montage. J'ai ainsi eu l'opportunité à la fin des années 1990, de faire de la production dans une association. Petit à petit le projet sur lequel je travaillais a été validé à l'époque par la 25e heure, un programme de documentaire de création sur France 2. Ensuite, à partir de cette bonne expérience, tout s'est enchaîné.

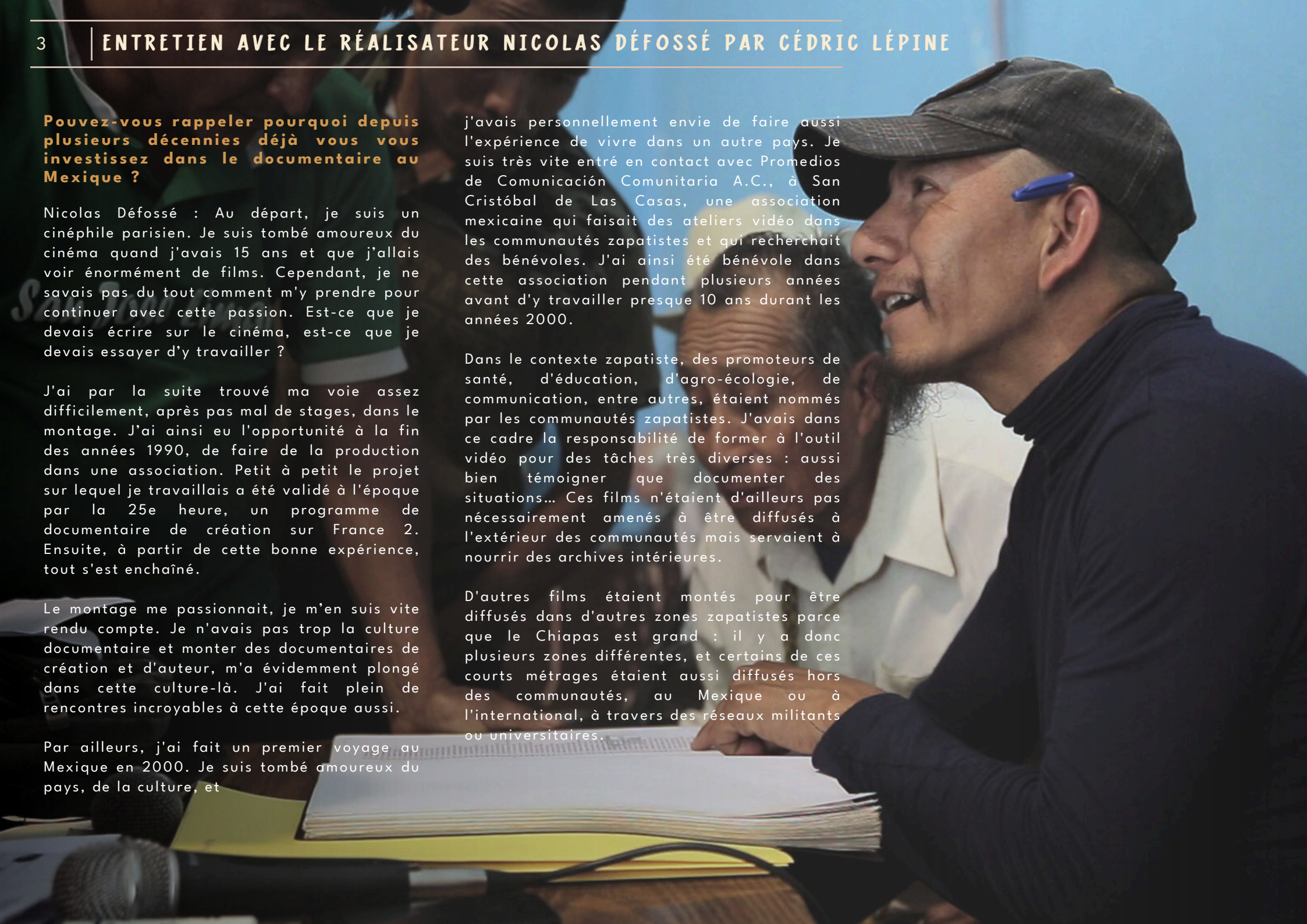
Le montage me passionnait, je m'en suis vite rendu compte. Je n'avais pas trop la culture documentaire et monter des documentaires de création et d'auteur, m'a évidemment plongé dans cette culture-là. J'ai fait plein de rencontres incroyables à cette époque aussi.

Par ailleurs, j'ai fait un premier voyage au Mexique en 2000. Je suis tombé amoureux du pays, de la culture, et

j'avais personnellement envie de faire aussi l'expérience de vivre dans un autre pays. Je suis très vite entré en contact avec Promedios de Comunicación Comunitaria A.C., à San Cristóbal de Las Casas, une association mexicaine qui faisait des ateliers vidéo dans les communautés zapatistes et qui recherchait des bénévoles. J'ai ainsi été bénévole dans cette association pendant plusieurs années avant d'y travailler presque 10 ans durant les années 2000.

Dans le contexte zapatiste, des promoteurs de santé, d'éducation, d'agro-écologie, de communication, entre autres, étaient nommés par les communautés zapatistes. J'avais dans ce cadre la responsabilité de former à l'outil vidéo pour des tâches très diverses : aussi bien témoigner que documenter des situations... Ces films n'étaient d'ailleurs pas nécessairement amenés à être diffusés à l'extérieur des communautés mais servaient à nourrir des archives intérieures.

D'autres films étaient montés pour être diffusés dans d'autres zones zapatistes parce que le Chiapas est grand : il y a donc plusieurs zones différentes, et certains de ces courts métrages étaient aussi diffusés hors des communautés, au Mexique ou à l'international, à travers des réseaux militants ou universitaires.



Durant ces années, j'ai aussi créé avec d'autres, une association en France, Promedios France, qui reprenait le nom de l'association mexicaine, et on organisait la traduction des sous-titrages, la diffusion des DVD, dans plusieurs endroits différents : universités, librairies, centres sociaux, etc. C'est au même moment que nous avons été en lien avec l'initiative Co-errances qui a repris les courts métrages et qui a conçu le programme, L'Œil des Zapatistes, qui a été diffusé en 2006 dans les cinémas en France.

Toutes ces années m'ont énormément nourri : j'ai découvert la réalité aussi des communautés autonomes zapatistes. Avant d'y aller, j'avais lu des textes de Marcos, comme beaucoup mais le fait de découvrir la réalité quotidienne de la construction de l'autonomie et de pouvoir apporter aussi quelque chose qui servait à cette construction, m'a permis de connaître certaines communautés de l'intérieur et de m'y sentir bien.

Est-ce que vous vous sentiez dès ce moment investi pour porter cette voix zapatiste dans le monde ?

N. D. : Quand je suis arrivé au Mexique en 2000, pour la première fois dans l'histoire politique mexicaine, le PRI a été battu aux élections présidentielles par un candidat d'un autre parti. Cela arrive après les années les plus dures de la répression contre les Zapatistes entre 1994 et 1999.

En 2001 a lieu la grande marche de la dignité indigène, la marcha del color de la tierra, un moment où le zapatisme est encore très médiatisé. Il y a des meetings et cette marche vers Mexico, pour parler au sein du Congrès, afin de faire respecter les accords de San Andrés signés en 1996 par le gouvernement mexicain, mais trahis par la suite. Il s'agissait d'offrir un cadre légal pour les droits collectifs pas seulement des Zapatistes, mais des peuples originaires du Mexique. Il y a donc eu une énorme mobilisation.

J'ai commencé à m'impliquer dans l'association sur des travaux en communautés. Plutôt que de suivre les meetings, je voulais aller à l'intérieur des communautés et assez vite, grâce à l'association, ça a été possible. Je souhaitais vraiment voir et comprendre, afin de pouvoir apporter quelque chose dans ce contexte-là.

Comment votre regard de cinéaste documentaire a évolué au contact des communautés zapatistes ?

N. D. : Je suis passé par plusieurs étapes. Au départ, ma priorité n'était pas de faire des films mais plutôt de comprendre comment ça fonctionne, d'apporter quelque chose en essayant d'être humble, de ne pas arriver avec la prétention de donner des cours de cinéma. J'ai vraiment essayé de m'adapter au modèle de formation qui était déjà en place, très pragmatique et empirique. Au départ, il s'agissait d'apprendre aux personnes sur place à utiliser les programmes de montage,



Final Cut à l'époque, qui était en anglais alors que les personnes sur place sont mayas tzotzil, tzeltal, ch'ol... alors que l'espagnol était leur seconde langue.

Les films étaient le plus souvent sollicités par les autorités zapatistes locales. Par exemple, dans une région, il s'agissait de faire un film sur la santé autonome du type : « qu'est-ce que c'est pour nous la santé autonome ? C'est à la fois récupérer les savoirs ancestraux des plantes, de la médecine traditionnelle, mais aussi nous former à d'autres types de médecines plus modernes, des techniques de laboratoire, etc. ». Mon rôle consistait en fait à accompagner la réalisation de ces films-là. J'ai fait beaucoup de formation pendant des années et à un moment j'ai eu besoin, moi aussi, d'essayer de faire des films et de réaliser.

Tout ce que j'ai vécu durant ces années m'a évidemment nourri. Après avoir arrêté ma participation dans l'association, j'ai fait un doctorat à la UNAM, (Université Nationale Autonome du Mexique) et je me suis encore plus plongé dans l'histoire du cinéma documentaire. Je me suis reconnecté avec la tradition par exemple du cinéma direct : ce fut une découverte importante pour moi ! Nous avons aussi fondé une école de cinéma documentaire il y a 10 ans à San Cristóbal de las Casas, au Chiapas, où l'on essaie de montrer aux étudiant.es les diverses approches du documentaire, incluant le cinéma direct.

C'était très important pour moi de définir de quelle façon je voulais réaliser Un lugar más grande par exemple.

Celui-ci est différent du parti pris de iViva México! que j'avais fait 15 ans avant et qui est davantage un film idéaliste alors que Un lugar más grande cherche davantage le réalisme. Les deux films ont en commun leur durée (deux heures), fruit de beaucoup d'heures de tournage et d'années de réalisation, mais à chaque fois avec des propositions différentes. Il y a toujours une articulation avec le collectif mais par exemple dans les années 2010, on a fait l'école de cinéma documentaire et ça a été l'occasion de découvrir plein de jeunes talents locaux. Cette école m'a permis de rencontrer Xun Sero. Nous nous connaissions déjà dans le contexte de collectifs de médias libres, mais c'est dans le cadre de l'école que nous nous sommes connectés à travers la pratique du cinéma documentaire. Xun est le directeur de la photographie et le cadreur de Un lugar más grande. De mon côté, sur son film Mamá j'ai fait le montage et je suis l'un de ses producteurs. Ceci témoigne de tout un réseau de collaborateurs, fruit de cette école créée il y a 10 ans, à San Cristóbal de Las Casas, au Chiapas.

Vous développez dans Un lugar más grande, une dimension anthropologique immersive où vous suivez l'invention du politique. Parlez nous de ce nouveau point de vue ?

N. D. : Le pari est un peu audacieux et risqué, faire un film de 2 heures sans voix off explicative et sans entretiens, mais ça vient peut-être aussi en partie déjà d'avoir découvert qu'avec le cinéma direct, il y a une tradition qui existe depuis plus de 50 ans



Ceci légitime la démarche et la rend possible, donnant une certaine confiance même si ce n'est pas la forme la plus en vogue actuellement. La démarche part d'un désir de réalisme et en même temps de rendre justice au niveau éthique, politique, esthétique au courage, à la beauté, aux difficultés, aux complexités de ce genre d'expérience collective.

C'est peut-être aussi une réaction à une forme fréquente dans des films tournés dans ce genre de situation, où il y a une hyper présence de voix off qui essaie d'enfoncer le clou, de donner des messages idéologiques, comme si on ne pouvait pas découvrir ce monde-là en immersion, comme s'il fallait tout de suite tout justifier ! Alors que là, l'idée est déjà de partir du fait qu'on découvre un monde effectivement lointain pour certains, mais petit à petit on arrive avec une proximité du regard à se sentir comme faisant partie de ce monde-là, même s'il y a des codes qu'on ne maîtrise pas, même si on ne va pas tout comprendre.

C'est pour ça que le fait de choisir Xun Sero comme cadreur permet de donner ce sentiment de quelqu'un « qui fait partie » du monde décrit. Il y a par exemple une séquence où il y a une réunion et on voit d'ailleurs qu'il ne capte pas bien l'image : il est obligé de se déplacer pour réussir à voir la personne qui parle à ce moment-là de la réunion, où les gens sont en cercle autour de cette personne, et on sent la caméra comme si c'était une personne qui se déplace et qui essaie aussi de comprendre ce qui se passe à l'intérieur du cercle.

Parfois, il y a besoin aussi d'avoir un petit peu de distance parce qu'on n'est pas non plus uniquement dans un regard acteur de qui se passe, on observe aussi beaucoup. Un texte critique qui vient d'être publié il y a quelques jours au Mexique m'a bien fait plaisir parce qu'il parle du travail de Xun Sero à l'image et en conclusion, il est question d'un film « au regard intérieur depuis les entrailles d'un monde qui ne demande pas la permission d'exister ». Voilà, la réalisation consiste vraiment à essayer d'avoir ce regard de l'intérieur mais aussi de s'autoriser des choses... Le cinéma direct est effectivement la base, au sens où l'on ne demande pas aux gens de répéter des actions : ils sont dans l'action et nous essayons de nous adapter à leur rythme. Après il y a des moments où l'action est rapide, où il n'y a qu'une prise... et il y en a d'autres où l'on a du temps... Par exemple, j'aime beaucoup la séquence où les personnes peignent une banderole très minutieusement, des lettres rouges sur une toile blanche : cela se passe la nuit et en même temps elles discutent. Elles ont mis deux, trois heures à faire ça, en prenant leur temps.

Des changements d'intensité apparaissent avec toute une vie qui démarre à la nuit tombée. C'est pour cette raison qu'il est important, à partir du moment où l'on constate cette dynamique sur le terrain, de la retranscrire dans la structure narrative du film. Il s'agit pour nous de donner l'importance que la nuit doit avoir parce que c'est un moment finalement où il y a beaucoup plus d'actions parfois et de dialogues aussi, que dans la journée où le soleil est écrasant, où les gens sont dans les champs...

Il y a une séquence, où on voit les personnes dans le champ de maïs. En fait, l'idée aussi c'est qu'il y ait tout le temps une tension qu'on sente : même quand elles vont dans le champ de maïs, on se rend compte qu'elles ne peuvent pas laisser le champ de maïs trop longtemps à l'abandon parce qu'il y a des prédateurs qui viennent pour manger le maïs. Même dans les séquences plus lentes, il y a toujours une tension présente. Ça peut être par rapport aux menaces des paramilitaires ou des ennemis en général de l'Ejido, de l'expérience d'autogestion, qui sont souvent hors champs mais cette tension est omniprésente. Finalement, dans le film, même dans ses séquences les plus lentes, je crois qu'il y a toujours une petite tension qu'on sent, qui fait partie intégrante de ce qu'implique ce genre de mouvements et de prise de risque d'avoir une proposition aussi radicale, d'essayer de prendre les choses en main sans l'aide des institutions ou des partis politiques.

C. L. Dans quel contexte débute le tournage et sur quelle durée ?

N. D. : Tout commence avec la rencontre de l'Ejido Tila... Ejido est un mot espagnol qui évoque la propriété sociale de la terre. Il s'agit d'un héritage de la révolution mexicaine qui, dans sa constitution de 1917, a créé des ejidos dans tout le pays. Ce sont des dotations de terre faites à des groupes de personnes, souvent issues de peuples originaires, qui avant la Révolution Mexicaine, travaillaient comme peones (ouvriers agricoles), souvent comme des serfs car les grandes haciendas étaient des systèmes d'exploitation humaine. L'ejido vient de cette histoire.

C'est pour cela qu'on dit « Ejido Tila ». L'ejido ne correspond d'ailleurs pas au découpage administratif : au Mexique il y a des communes – les municipios – et par exemple celle de Tila, ou municipio de Tila, est plus grande que l'ejido Tila qui correspond au bourg principal dans le film, où l'action principale se déroule, mais aussi à des hameaux et à des communautés autour, qui constituent tout ce territoire. On est souvent dans le noyau urbain, mais parfois on en sort aussi un peu.

Pour moi, le contact avec l'Ejido Tila s'est fait avec mon film précédent, ¡Viva México!. J'ai fait énormément de projections de ce film, tourné durant l'Autre Campagne zapatiste, qui fut l'occasion de découvrir un autre visage du Mexique d'en bas, celui des petites résistances éparpillées aux quatre coins du pays, celui des personnes qui luttent contre les méga-projets de multinationales, ces dernières agissant souvent main dans la main avec l'État et tentant de spolier leurs terres...

¡Viva México! était un road movie et, suite à ça, j'avais vraiment envie que le suivant se passe dans un seul lieu. Dans l'Ejido Tila, les habitants ne sont pas zapatistes mais une bonne partie adhère à la proposition zapatiste de l'Autre Campagne et de la Sixième Déclaration de la Forêt Lacandone, que les zapatistes lancent en 2006. Ils et elles sont par ailleurs dans le Congrès National Indigène (CNI), une organisation nationale indépendante des partis politiques que les Zapatistes ont créée en 1996, dans la foulée de leur soulèvement de 1994, et qui regroupe des représentants des peuples originaires de tout le pays.

Comme ces personnes ont entendu parler du film ¡Viva México! sur l'Autre Campagne zapatiste, c'est assez naturellement qu'elles m'ont invité à venir faire une projection à Tila en 2013. Dans la foulée, elles m'ont proposé de faire un film de commande, où je me suis vraiment mis au service de ce dont la communauté avait besoin à ce moment-là, puisqu'elle était engagée dans une bataille juridique. On a essayé de retranscrire ça aussi dans la chronologie historique qu'on a mise en ligne sur le site du film Un lugar más grande, parce que c'est impressionnant : la communauté a dû livrer ces dernières décennies des batailles juridiques face à l'État du Chiapas qui leur a spolié une partie de leurs terres. Le cas est allé jusqu'à la Cour Suprême de Justice de la Nation qui a donné raison à l'Ejido.



L'État du Chiapas n'a pas assumé ses responsabilités suite à cette décision judiciaire, c'est-à-dire résoudre cette spoliation de terre, parce qu'entre-temps il a divisé les terres en lots pour les revendre en usant de corruption. La situation est donc très complexe. C'est à ce moment-là, avec en ligne de mire l'examen de leur cas par la Cour Suprême de Justice, que j'ai rencontré des membres de l'Ejido Tila qui m'ont dit leur besoin d'un film didactique qui explique l'histoire de leur Ejido, afin de témoigner de l'importance pour eux de défendre ces 130 hectares que l'État du Chiapas leur a spoliés.

C'est un documentaire tourné en 3-4 jours où la majorité de ce qui était tourné venait des autorités de l'Ejido alors en charge de faire le suivi de ce film didactique. C'est là où j'ai commencé à tourner avec les membres de l'ejido qui ont utilisé ce film dans leurs campagnes de sensibilisation. Ainsi, la relation était créée. Quand ils ont expulsé la mairie et la police fin 2015, à ce moment-là, justement, l'autre film qu'on avait fait ensemble était déjà prêt, et je leur avais dit de me donner le feu vert de la diffusion du film sur YouTube.

Cet acte décisif d'expulsion de la mairie et de la police est à la fois surprenant et pas tant que cela. Ce n'est pas surprenant quand on voit leur histoire et toutes ces batailles juridiques, tous les cas qu'ils ont gagné légalement, mais sans qu'il y ait les conséquences attendues. Il y a donc un moment où la communauté de l'ejido se dit « la voie légale, on l'a essayé mais il n'y a rien qui s'est passé ». Ceci est très important pour comprendre le passage à l'acte, c'est-à-dire l'expulsion physique, pas seulement de la mairie et de la police mais aussi des partis politiques en général, qui fomentaient la violence à chaque fois qu'il y avait des élections tous les trois ans.

À partir de là, je suis invité une première fois avec d'autres médias libres, le 16 décembre 2016, quand les habitant.es fêtent le premier anniversaire de l'expulsion de la mairie et de la police : les membres de la communauté mettaient ainsi en avant un an d'autonomie. Ils ont fait une grande fête sur la place principale du village, en invitant des médias libres qui puissent aussi effectivement transmettre cette fête, ces informations, et moi j'en faisais partie. J'ai à l'époque réalisé un petit reportage que j'ai ensuite monté et mis en ligne. Après, j'ai senti qu'il fallait faire quelque chose de plus, parce que c'est une énergie et une joie aussi d'avoir tenu pendant un an alors qu'ils ne pensaient pas qu'ils tiendraient aussi longtemps. En effet, leur histoire contient des épisodes de répression violente, en particulier de la part de l'État du Chiapas.

Ils ont donc réussi à tenir un an et faisaient en sorte que ça soit une expérience qui dure. C'est pourquoi il me paraissait vraiment intéressant de suivre cette expérience après le moment cathartique de l'expulsion. Une fois posé cet acte radical d'expulsion, qu'est-ce qui se passe ? Car peut-être que le plus dur commence alors : tenir dans la durée, s'organiser, faire face aux problèmes d'organisation interne et en même temps s'organiser par rapport aux menaces extérieures. Cela me donnait confiance que l'expérience puisse durer. Quelque chose était en train de se construire et je suis revenu assez vite, en leur proposant de documenter est ça par un film. Je leur explique que je ne veux pas de film de commande pédagogique : l'idée de tourner sur le temps long, même si en chemin, avec Xun, on s'est rendu disponibles quand ils faisaient une mobilisation collective, pour faire des petits reportages qui les aidaient aussi dans leur stratégie de diffusion de leur lutte.



Après avoir tourné une première fois en 2016, nous sommes revenus en équipe, moi, Xun et Martin de Torcy au son, et nous avons tourné pendant 5 ans entre 2017 et 2021. Nous nous sommes organisés pour revenir chaque fois ensemble. Il y avait aussi des fois où les membres de l'Ejido Tila nous appelaient moi et Xun, qui étions à proximité, parce que nous vivions au Chiapas, même si nous étions à 5 heures de route de Tila, et on pouvait plus facilement s'organiser à la dernière minute, quand ils nous prévenaient pour nous dire qu'il se passe telle chose.

C'était une conjonction de tout ça et puis le temps permet aussi d'analyser les rushes entre chaque tournage. Finalement, il n'y a pas eu d'étapes de recherche avant le tournage et le montage. En fait, la recherche était continue. Concernant le montage, je commençais à monter ou à tester des choses avant le tournage suivant.

Tout cela est dialectique, et ça permet aussi, avec le temps qui passe, d'avoir un peu plus de conviction qu'on ne se méprenne pas totalement sur certaines choses, évitant un regard trop superficiel et d'essayer de retranscrire cinématographiquement des choses plus certaines.

Contrairement à des partis politiques qui présentent des candidats, les personnes sont nommées au sein de l'Ejido Tila de manière collective alors que le plus souvent celles-ci ne cherchent pas à l'être... Cette responsabilité signifie d'être pendant 3 ans au milieu de problèmes à gérer parfois des nuits entières. C'est pour ça que j'aime beaucoup la séquence où l'on voit l'élú de nuit tout seul devant son ordinateur à la maison de l'Ejido alors qu'il faisait des horaires impossibles.

C. L. : Quels liens feriez-vous entre cette expérience de l'Ejido de Tila et par exemple les laboratoires démocratiques en France que sont les ZAD, la Commune ou encore les listes participatives aux municipales ?

N. D. : Les liens entre ce qui peut se passer au Mexique, au Chiapas, dans des mouvements proches du mouvement zapatiste et dans d'autres endroits dans le monde et notamment en France, existent indépendamment du film. Je me rappelle par exemple de ¡Viva México! où nous avons d'ailleurs fait une projection à Notre-Dame-des-Landes, dans la tournée qu'on avait fait en 2011 en France. J'y étais passé et on avait fait une projection dans une grange - c'était avant que Notre-Dame-des-Landes soit davantage connu, avant les affrontements plus spectaculaires qui auraient lieu quelques temps plus tard - mais déjà effectivement le collectif était super connecté avec ce qui se passait au Mexique. Ceci dit, à l'époque on projetait le film dans tout type de contextes, aussi bien dans des cinémas que dans des ZADs, des maisons occupées ou avec des associations. On a fait des tournées du film pendant deux ans : plus de 130 projections accompagnées en Europe, la même chose au Mexique, sur la côte ouest des USA, en Amérique du Sud... On a fait ça parce qu'on sentait qu'il y avait une connexion assez impressionnante qui opérait avec le public, c'est-à-dire que celui-ci ne regardait pas ça en se disant juste « on a envie de savoir ce qui se passe au Mexique » mais faisait vraiment la connexion avec les luttes locales, pratiquement partout où l'on est allé.

Un lugar más grande est une proposition différente où l'on se concentre dans un lieu mais j'espère qu'il va y avoir aussi un effet

miroir. J'ai d'ailleurs déjà vu lors des projections au festival de Biarritz ou à Paris lors du festival ¡Viva México! que des personnes du public font un lien avec ce qu'elles peuvent vivre aussi localement en France. Après, j'espère que ça va d'avantage sortir naturellement des discussions et des questions posées par le public. J'ai déjà eu des signes montrant qu'il y a une curiosité pour le fait que le film traite de choses assez concrètes. J'ai vraiment essayé à ce sujet de ne pas mettre de discours dans le film. Même au moment où il y a une marche, où il y a un discours qui est fait sur la place centrale du village, on a réduit ça au maximum. Parce qu'on est tellement habitués aussi, dans ce genre de films, d'avoir beaucoup de discours. Là, l'idée est avant tout d'essayer de voir un certain nombre de situations concrètes à résoudre et de constater la manière dont les personnes font face à ça dans un contexte quotidien et très concret.

C'est un parti pris assumé de ne pas mettre d'idéologie dessus et que cela soit vraiment dans l'horizontalité des situations. Ceci passe par le fait d'avoir le temps aussi d'observer, qu'on n'ait pas un résumé des choses mais qu'on essaye d'avoir ce temps aussi. Cela permet de sentir vraiment ce que ça fait d'être dans ce bureau, d'avoir des gens qui viennent te voir pour résoudre leurs problèmes, comment on gère aussi ce thème qui est souvent compliqué par rapport à des délits, comment on les résout en collectif, avec des systèmes autre que l'enfermement de longue durée.

J'espère effectivement que dans le film il y ait cette double dimension, c'est ce qu'on a cherché : rendre justice à un monde différent, où l'on ne comprendra pas tout mais où l'on arrive à voir ce côté anthropologique d'une autre culture, avec ce qu'elle peut nous apporter, notamment le rituel de purification dans le fleuve, après le jeu, après le carnaval. Quant à tout ce qu'implique la symbolique du carnaval, ça pourrait être l'enjeu d'un film en soi... En même temps, je souhaitais avoir aussi des points de connexion très concrets, qui peuvent nous renvoyer à un effet miroir, avec des situations qu'on peut vivre localement dans notre commune, dans notre village, dans notre petite ville, etc. Il y a donc cette double dimension et j'espère qu'elle sera transmise au public et pour l'instant les retours que j'ai eus me rendent assez optimistes sur le potentiel du film à cet égard.

Évidemment, je pense que c'est un film qui va intéresser plus de personnes de sensibilité de gauche mais j'espère vraiment qu'il y ait des personnes qui ne sont pas forcément de gauche qui iront voir ce film et que ça pourra aussi faire réfléchir.

C. L. : Le film s'appuie ainsi sur une utopie politique dans une réalité pragmatique anthropologique.

N. D. : Oui et j'espère que le film puisse fonctionner sur ces deux niveaux. J'aime quand les films amènent plus de questions que de réponses. Un lugar más grande se passe aussi au niveau sensoriel : il parle au conscient mais aussi à l'inconscient, c'est-à-dire qu'il y a des choses qui sont de l'ordre d'une expérience sensible. Il est dès lors possible d'entrer dans ce monde-là en saisissant aussi des sensations très concrètes mais aussi des images...

C. L. : Dans certaines séquences vous allez jusqu'à créer une rencontre presque cosmogonique pour le public qui dépasse la mise en scène du cinéma direct.

N. D. : C'est une invitation à vivre une expérience qui essaie de partir du réalisme, d'un certain prosaïsme même, mais il y a aussi un désir de poésie, de spiritualité, de beauté. C'est aussi l'avantage d'avoir 5 ans de tournage et de mettre 8 ans en tout pour faire le film : à un moment, je me suis dit qu'il ne fallait surtout pas faire un film scolaire, au sens où l'on traite un thème socio-politique et d'en rester là. Le fait, lors de multiples séjours, de voir cette dimension spirituelle tout le temps présente, fait qu'à un moment, tu te dis, que ça, ce n'est pas hors sujet, ça fait partie du sujet.

Le film serait trop superficiel si on en restait juste à la description socio-politique en essayant en outre d'en tirer des conclusions. C'est pour cela que ces prières chuchotées, ça mélange plein de choses :

c'est un syncrétisme entre la tradition catholique et les autres traditions, issues des cultures préhispaniques. Le fait de prendre soin est une notion importante là-bas : prendre soin des autres, de la terre, du territoire, de l'Ejido, c'est quelque chose qui est présent au cœur même de ces prières aussi, où l'on y dit « protégez surtout ceux qui gardent le territoire, ceux qui sont actuellement en charge de l'Ejido », parce que chacun sait qu'ils risquent leur vie, car ils sont menacés de mort et que c'est en plus une charge très lourde... Il y a donc cette dimension politique qui passe aussi dans des prières chuchotées. Dans le carnaval, par exemple, on voit aussi une représentation symbolique des rituels cathartiques qui mettent en scène la violence avec une façon de l'appivoiser qui leur est propre.

CHRONOLOGIE DE L'EJIDO TILA, APPARTENANT AU PEUPLE AUTOCHTONE CH'OL

1910-1917

Révolution Mexicaine.

La Constitution de 1917 a établi un cadre juridique pour la création des ejidos à l'échelle nationale, une forme de propriété sociale issue des luttes paysannes. Aujourd'hui, les ejidos représentent environ 52 % du territoire national, selon le Registre Agraire National.

Au Chiapas, contrairement à d'autres États du pays, la redistribution agraire a été empêchée par les propriétaires terriens chiapanèques. Cette situation est l'un des facteurs clés pour comprendre le soulèvement armé néo-zapatiste qui aura lieu des décennies plus tard, en 1994.

Cependant, au cours des décennies qui ont suivi la révolution mexicaine, dans le nord du Chiapas, certains groupes de paysans indigènes ch'oles ont réussi à se libérer de leur condition de travailleurs attachés à l'hacienda, souvent objets d'un servage pour dette. Grâce à leur force d'organisation, ils ont récupéré une partie, mais pas la totalité, de leurs terres ancestrales, obtenant l'expulsion de certains propriétaires terriens.

30 juillet 1934

Des terres furent octroyées à l'Ejido Tila par décret présidentiel. Cette concession fut ensuite étendue en 1958 et 1970.

Chaque année, ce jour-là, les membres de l'ejido descendent dans les rues et parcourent la ville pour célébrer l'anniversaire de la résolution présidentielle, selon leurs propres termes « le plus grand héritage que nous ont laissé nos arrière-grands-parents qui ont marché pendant 40 ans de Tila à Tuxtla » pour légaliser leurs terres.

2 juin 1961

L'Organe Consultatif Agraire a approuvé le plan d'exécution des terres accordées à l'Ejido Tila, communauté indigène ch'ol, un plan servant à la localisation géographique et à la délimitation des terres concédées à l'ejido. Cependant, en 1966, cette même autorité a ajouté une annotation indiquant un « fonds légal » sur le plan, c'est-à-dire une portion de terrain destinée à la fondation et à la construction de la ville, où seraient installés des bâtiments de services publics appartenant à l'État. Cela a incité l'ejido à déposer l'un de ses premiers recours juridiques en 1977, pour contester cette appropriation de ses terres.

17 décembre 1980

La 54e législature de l'État du Chiapas a promulgué le décret n° 72, déclarant 130 hectares de la zone urbaine de l'Ejido Tila comme propriété légale de l'État, faisant ainsi de ces terres une propriété municipale. Contre cette décision, l'Ejido Tila a intenté le recours juridique n° 259/1982. Cette affaire emblématique sera par la suite portée devant la Cour suprême.

20 juillet 1984

L'Ejido a remporté le recours 890/1977, qui a déclaré inconstitutionnelle l'annotation de 1966 émise par l'Organe Consultatif Agraire. Cela a permis de reconnaître que les 130 hectares de terres en question appartiennent à l'Ejido Tila. Cette annotation a été ensuite légalement invalidée en 1994.

1994-1996

Tila se trouve dans la zone de conflit liée au soulèvement armé zapatiste de 1994. Dans cette municipalité, le groupe paramilitaire « Paz y Justicia » a été formé par différentes instances gouvernementales afin d'affaiblir l'insurrection zapatiste. Ce groupe paramilitaire a procédé à des exécutions et à des déplacements de population dans les municipalités de Tila, Sabanilla et Salto de Agua. La mairie de Tila a été identifiée comme l'un des opérateurs du groupe, en coordination avec l'armée mexicaine.

17 octobre 2008

Le juge du premier district de l'État du Chiapas a accordé le recours n° 259/1982 à l'Ejido afin d'empêcher l'application du décret n° 72 de 1980 et de bloquer ainsi toute action susceptible d'entraîner la dépossession des terres de l'ejido, comme leur division en lots urbains. Ce jugement a réaffirmé que les 130 hectares constituent la propriété de l'ejido et doivent lui être restituées.

16 décembre 2015

L'Assemblée de l'ejido, instance suprême de la communauté, a décidé d'exercer son droit à l'autonomie, en tant que peuple autochtone et ejido, en expulsant la mairie, face au refus constant de l'État du Chiapas de respecter le recours juridique gagné par l'ejido. Cette décision a marqué la reconfiguration du gouvernement communautaire à travers des formes d'autogestion, de défense territoriale et de justice autonome. Cette action a provoqué le déploiement du système de justice pénale de l'État contre les autorités autonomes de l'ejido, avec l'émission de mandats d'arrêt pour émeute et trouble à l'ordre public.

12 septembre 2018

La restitution des terres à l'Ejido Tila n'ayant pas été exécutée, l'affaire a été portée devant la Cour suprême de justice de la Nation, qui a statué sur l'incident de non-exécution du jugement 1302/2010. Plusieurs mémoires d'Amicus Curiae ont ainsi été déposés, dont celui de l'ancien Rapporteur spécial des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, ainsi que des avis d'experts en anthropologie, anthropologie juridique, génie urbain et économie.

La Cour a ordonné la reprise des procédures d'exécution du recours 259/1982 et a demandé aux autorités de l'État du Chiapas des informations sur les mesures prises pour restituer les 130 hectares à l'Ejido Tila.

2020-2023

Durant cette période, l'Ejido Tila a connu une recrudescence de la violence et des divisions internes. En 2023, plusieurs meurtres ont été commis, liés à des conflits internes et au trafic de drogue. Des incendies criminels ont également eu lieu dans le centre-ville, et des groupes armés tels que « Karma » ont eu recours à l'intimidation, menaçant des membres du Congrès National Indigène (CNI). En novembre de la même année, la ville a subi des coupures de courant et des disparitions. La Garde Nationale est intervenue, mais sans succès. La situation n'a fait qu'empirer.

12 janvier 2024

Assassinat de Carmen López Lugo, membre actif du Congrès National Indigène (CNI) et ancien conseiller de surveillance du comité directeur de l'Ejido Tila.

14 mars 2024

Assassinat de Domingo Lugo Ramírez, membre actif du Congrès National Indigène (CNI) et ex-dirigeant de l'Ejido Tila.

Juin 2024

Le conflit s'est intensifié avec des embuscades, des incendies de maisons et le déplacement forcé de plus de 2 000 personnes, ainsi que des arrestations arbitraires de membres du conseil d'administration de l'eau, géré par l'Ejido.

2025

Au cours des premiers mois de 2025, une tentative a été faite pour conclure un accord de civilité entre l'État, l'Ejido et les habitants non membres de l'Ejido, afin d'endiguer la violence et de rétablir la paix dans la région. Cependant, cette réconciliation n'a pas été totale, certains ayant exprimé leur méfiance à l'égard de l'accord.

L'Ejido Tila est fragmenté, et en proie à une vague de violence perpétrée par le crime organisé, les autorités étatiques et les groupes paramilitaires. Les membres du Congrès National Indigène (CNI), qui ont historiquement mené la lutte juridique et politique au sein de l'Ejido, craignent pour leur vie et leur liberté, en raison de possibles mandats d'arrêt émis à leur encontre suite à la stigmatisation publique de l'autonomie



Réalisateur, monteur et producteur. Diplômé de l'Université Paris 1-Sorbonne, avec une maîtrise de philosophie, suivie d'études cinématographiques, il débute comme monteur à Paris.

Dans les années 2000, il se consacre à la formation audiovisuelle dans des communautés originaires du sud-est du Mexique et réalise plusieurs courts-métrages dans le nord-ouest du pays, ainsi que le long métrage documentaire ¡Viva México !.

Au Chiapas, il a cofondé la maison de production Terra Nostra Films (2009) et l'École de Cinéma Documentaire de San Cristóbal de Las Casas (2016), dont les films ont remporté plus de 90 prix ces 5 dernières années.

FILMOGRAPHIE comme réalisateur

2025 : Un lugar más grande - long métrage documentaire

2015 : Juntos defendemos nuestra madre tierra - moyen métrage documentaire

2009 : ¡Viva México! - long métrage documentaire

2007 : La Yerbabuena, comunidad en resistencia - court métrage documentaire

2007 : En el puerto de San Blas - court métrage documentaire

2007 : Cucapás y Kiliwas, 9000 años después - moyen métrage documentaire

2007 : El camino mayo con la Otra Campaña - court métrage documentaire

2006 : Basurero tóxico en territorio pápago - court métrage documentaire

2006 : Isla del Tiburón, nuestro corazón - court métrage documentaire

2006 : Romper el cerco - moyen métrage documentaire (co-réalisation)

PRIX :

- Vainqueur du 29ème Prix José Roviroza du Meilleur Documentaire Mexicain de l'Année (Université Nationale Autonome du Mexique - UNAM, Mexico, Mexique, 2025)

- Mention Honorifique du Grand Prix Zanate du Meilleur Long Métrage Documentaire (XVIII Festival du Film Documentaire Mexicain Zanate, Colima, Mexique, 2025)

FESTIVALS :

XV FICUNAM - Festival Internacional de Cine UNAM (Mexico, Mexique, 2025)

XXXIV Festival Biarritz Amérique latine (Biarritz, France, 2025)

XIII Viva Mexico, rencontres cinématographiques (Paris, France, 2025)

VI Ocote - Miradas Encendidas (San Cristóbal de Las Casas, Mexique, 2025)

XI Libre Cinema Festival (Mérida, Mexique, 2025)

XVIII Festival De Cine Documental Mexicano Zanate (Colima, Mexique, 2025)

XXI Ambulante Festival Itinérant de Documentaires (Mexique, 2026)

XXXIII Rencontres du cinéma latino-américain de Pessac (France, 2026)

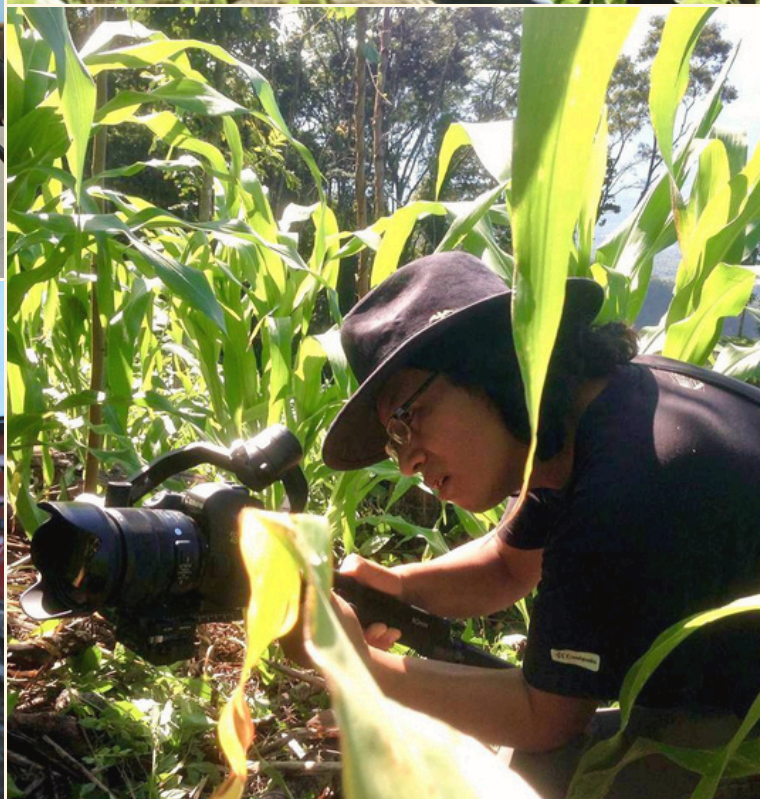
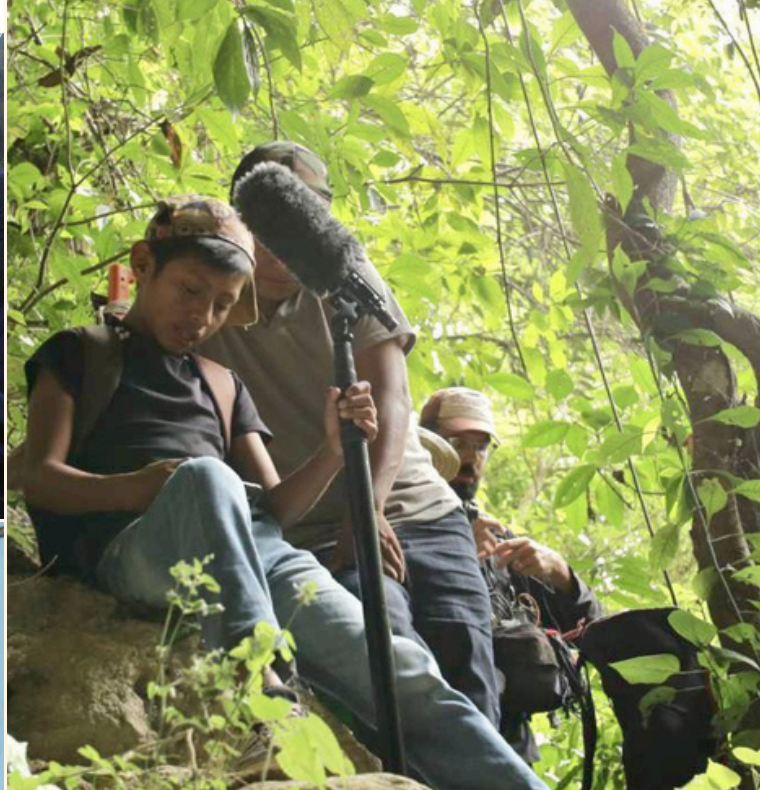
XXVII Reflets Du Cinéma Hispanique (Mayenne, France, 2026)

XXXVIII Festival Cinélatino - Rencontres de Toulouse (France, 2026)

XXXII Reflets du Cinéma Ibérique et Latino-américain (Lyon, France, 2026)

XIV Festival Ojo Loco de cinéma ibérique et latino-américain (Grenoble, France, 2026)

XXI Images Hispano Américaines (Annecy, France, 2026)



Titre original : Un lugar más grande

Titre en anglais : A Bigger Place

Auteur-réalisateur : Nicolas Défossé

Pays de production : Mexique, France

Année : 2025

Durée : 115 min.

Genre : Documentaire

Langues originales : Ch'ol (langue maya), espagnol

Sous-titres disponibles : Espagnol, anglais, français

Couleur

Son : 2.0 / 5.1

Rapport d'aspect : 16:9

Lieu de tournage : Ejido Tila (Chiapas, Mexique)

Écriture et réalisation : Nicolas Défossé

Produit par : Daniela Contreras, Laurence Ansquer,
Nicolas Défossé

Image : Xun Sero

Montage : Jean de Certeau, Nicolas Défossé

Son : Martin de Torcy

Mixage : Frédéric Hamelin

Étalonnage : Néstor A. Jiménez Díaz

Production exécutive : Daniela Contreras, Laurence
Ansquer

Maisons de production : Terra Nostra Films
(Mexique), Tita B Productions (France)

Distributeur France : Una Mattina Films

• EMILIANO ZAPATA

